



## VI.

Après le diner, Denise proposa une promenade dans le bois.

— Nous nous munirons de pliants, père, et nous nous assiérons, dit-elle, tandis que la jeunesse s'ébattra autour de nous.

On se couvrit rapidement pour se préserver de la fraîcheur du bois et l'on partit. Pierre, Jacques et Yvan marchaient les premiers. Simone suivait, tenant Madeleine par la main. Mr. Dubreuil et Denise fermaient la marche.

— Pierre, c'est toi qui conduis; mène-nous dans la sapinière que nous appelons "l'oasis" tant il y fait doux et bon, hiver comme été, et ne marche pas trop vite, je ne suis plus aussi jeune que vous, ajouta l'excellent père, de crainte que sa chère grande ne se fatiguât.

Tout en avançant, Mr. Dubreuil et sa fille écoutaient la conversation des enfants.

— Mais, Jacques, disait la petite voix ironique de Simone, que tu es “chic” avec ton beau cache-col. On dirait un “Prince charmant”.

— Je connais, répondit Jacques, sans se retourner, certaine petite fille qui, fût-elle vêtue de pourpre et d’or, serait loin de ressembler à une princesse quelconque.

— Tu crois, dit la petite sœur d’un air de doute. Achète-lui d’abord la robe de pourpre et d’or, et puis tu jugeras !

— Mazette ! fit Jacques, furieux une fois de plus de n’avoir pas le dernier mot.

— Voyons, Jacques, ne te fâche pas, dit doucement Pierre, tu vois bien qu’elle s’amuse et plaisante.

— Mais oui, dit Yvan, au lieu de t’emporter, que n’abondes-tu dans son sens, l’ironie cesserait tout de suite.

— Qu’appelles-tu abonder dans son sens ? demanda Jacques.

— C’est bien simple, reprit Pierre, je n’ai certes pas l’esprit de Simonette, mais il me semble que si elle me disait ironiquement que j’ai l’air d’un Prince Charmant, je lui répondrais :

“Mais j’y compte bien ; et ce n’est pas mon écharpe qui me le donne, cet air-là ; je l’ai naturellement !” Parions que la moqueuse en resterait là.

— Oh ! non, Pierre, dit la petite qui avait entendu, bien que celui-ci eût baissé la voix. Je n’en resterais pas là, je lui dirais : “Trop de prétention, mon cher ! car

tu ne l'as même pas avec l'écharpe, cet air-la ; je me moquais de toi.”

— Alors, décidément, Simonette, tu es une petite fille terrible.

— Pas avec toi, Pierre, avec Jacques seulement.

— Et pourquoi cela, demanda Jacques furieux ?

— Parce que . . . . parce que . . . .

Cette fois, la petite railleuse chercha sa réponse . . . . pas longtemps d'ailleurs ; “Parce que, dit-elle, Pierre m'intimide.”

— Oh ! oh ! dit celui-ci, me voilà très flatté !

— C'est vrai, dit la fillette ; Denise a toujours parlé de toi comme d'une perfection ; alors . . . . tu comprends . . . . cela me chiffonne . . . . un peu.

On arrivait à “l'oasis”. Mr. Dubreuil et Denise s'assirent, regrettant de voir s'interrompre une conversation qui les amusait énormément.

— Voyons, dit la grande sœur, vous êtes cinq, organisez un “quatre coins.” Aussitôt fait que dit. Quatre sapins furent les points de retour de chacun. Le sort désigna Jacques pour tenir le milieu. Il fut bientôt remplacé par Yvan qui se laissa prendre, puis par Simone et enfin par Madeleine Mais celle-ci, trop petite, n'arrivant à attraper aucun des joueurs, on se fatigua de ce jeu-là et l'on vota une partie de cache-cache. Seulement il fallait, pour cela, s'éloigner davantage de Denise et de Mr. Dubreuil.

— Pierre, cria Denise, montre à tes compagnons que personne ne peut dépasser la hutte du père Chaumont,

sinon l'un de vous s'égarera — Et toi, Yvan, ajouta-t-elle, prends ta petite sœur par la main et ne la quitte pas.

La hutte du père Chaumont était un ancien pavillon de chasse devenu une sorte deasure située à cent mètres environ de "l'oasis" et dont Mr. Dubreuil avait fait présent à l'un de ses vieux serviteurs devenu très malade, afin qu'il s'établît là avec sa femme et que l'air pur de la sapinière lui rendît la santé.

On put donc se cacher jusqu'à la "hutte," pas au delà.

Yvan tint d'abord Madeleine par la main, mais comme c'était une entrave à sa course, il s'approche de Simone.

— Prends-la, va, lui dit-il, je cours trop fort pour elle et je la ferais tomber. La fillette prit l'enfant par la main, et, quand ce fut son tour de chercher les autres, elle s'éloigna avec Madeleine.

— T'en prie, Simone, dit celle-ci, tâche qu'*une seule fois*, on me laisse me cacher toute seule. Je sais jusqu'où on peut aller, je ne m'égarerai pas.

— Denise l'a défendu, dit Simone.

— Une seule fois, répétait la petite, des larmes dans la voix, tant elle désirait s'affranchir.

— Allons, dit la fillette vaincue, soit!

Au tour suivant, Simone lâcha la main de Madeleine et trouva, pour elle-même, une si bonne cachette qu'elle en oublia de regarder de quel côté se dirigeait l'enfant.

Pierre découvrit Simone qui dut à son tour chercher les autres. Deux ou trois parties s'engagèrent ainsi. . . . Tout à coup Yvan cria avec effarement:

— Simone, où est Madeleine ?

La fillette se retourna épouvantée, tandis que Denise, ayant entendu la question, se précipitait vers eux.

— Yvan, dit-elle, mécontente, je t'avais recommandé de ne pas quitter la main de ta petite sœur !

— Mais je l'ai confiée à Simone.

— Yvan, tu as été coupable ; tu sais bien que Simone est trop petite pour qu'on lui abandonne la responsabilité d'une enfant de quatre ans.

La fillette s'avança tout en larmes.

— Denise, Denise, pardonne-moi. Madeleine m'avait tant suppliée de la laisser se cacher seule, rien qu'une seule fois. Je n'ai pas su lui résister, surtout qu'elle m'avait dit elle-même : "Je te promets de ne pas aller au-delà de la hutte du père Chaumont."

— Voyons, où l'as-tu laissée ?

— Ici.

— Et tu n'as pas songé à regarder de quel côté l'enfant se dirigeait ?

— Non, je me suis cachée, Pierre m'a découverte ; alors j'ai dû chercher les autres et j'ai oublié Madeleine.

On appela la petite, on explora le bois jusqu' à la hutte du vieux malade.

On entra même chez lui pour s'informer s'il n'avait rien vu. Retenu dans son lit par une vilaine toux, sa femme étant à la ville, le père Chaumont ne pouvait donner aucune indication. Il n'avait rien vu, rien entendu.

Yvan sanglotait : "C'est de ma faute." Puis séchant ses larmes, il criait à tue-tête : "Madeleine ! Madeleine ! ma petite Madeleine !"

Et comme rien ne répondait que l'écho des montagnes avoisinantes, ses pleurs reprenaient de plus belle.

Denise était blanche, blanche et répétait consternée :  
 “que vont dire tes parents ?”

Mr. Dubreuil, qui les avait rejoints, ne perdit pas son sang-froid,

— Voyons, dit-il, cette enfant ne peut être loin. Pierre, tu connais la route, cours vite à la maison et ramène les domestiques que tu y trouveras.

— Mais, Père, dit Denise, c'est grande fête ; ils sont tous sortis, sauf Jean, je crois.

— Eh bien ! ramène Jean.

Pierre s'élança comme une flèche et trouva Jean dans la gloriette du jardin. Il lui conta l'histoire, tout essoufflé de sa course. Le vieux serviteur réfléchissait.

— Mr. Pierre, dit-il, je pense que Diane, la chienne de chasse de Mr. Dubreuil pourrait nous être utile. Elle est fine comme l'ambre. Si elle flaire quelque chose d'insolite dans le bois, elle courra droit au but.

Mais voilà ! Mr. Dubreuil a strictement défendu qu'on détachât ses chiens sans son autorisation, et il tient à Diane plus qu' à toute autre.

— Je prends tout sur moi, dit Pierre ; mon père est trop raisonnable pour ne pas comprendre qu'en un pareil moment, on va au plus pressé !

Jean détacha donc la chienne qui les précéda dans le bois en faisant mille bonds joyeux. Par habitude, elle flairait tout autour d'elle sur sa route, prête à reconnaître le gibier ; puis elle revenait vers Pierre dont elle léchait les mains.

Elle ne parut rien pressentir de particulier jusqu' à ce qu'elle eût rejoint Mr. Dubreuil vers lequel elle fonça droit, laissant Pierre et Jean loin en arrière.

— Tiens ! dit le maître, c'est toi Diane ; mais tu vas nous venir en aide ! C'est une fière idée de t'avoir amenée ici. Flaire, ma bonne bête, flaire et cherche !...

— Cherche ! cherche ! répétèrent Denise et tous les enfants.

L'intelligente petite chienne aspira l'air à pleins naseaux, courut à droite d'abord, puis revint sur ses pas, le nez tout près du sol. Tous la regardaient, en proie à une indicible anxiété. Elle repartit à gauche, revint encore, puis tout à coup prit son élan vers la hutte du père Chaumont et, sur le côté de l'habitation, s'arrêta net en aboyant.

Là se trouvait un bouquet de saules ; les tiges, dans le bas étaient tout entrelacées de ronces et d'épines qui cachaient une excavation assez profonde du terrain. Diane y disparut tout entière en aboyant toujours.

— La petite sera tombée là, dit Mr. Dubreuil, mais comment n'a-t-elle pas répondu à nos appels réitérés ?

Pierre et Jean avaient rejoint le groupe. Tous se précipitèrent vers le bouquet de saules et virent la pauvre petite Madeleine, la figure pleine de sang, étendue sans mouvement au milieu des ronces.

— O mon Dieu, dit Yvan, elle est morte.

— Non, dit Mr. Dubreuil, elle ne sera qu'évanouie. Jean, descendez vite dans ce trou, continua-t-il, en retenant Denise prête à s'élancer. Pendant ce temps, l'intelligente Diane, en arrêt devant son maître, le regard

interrogateur, semblait lui dire : "C'est bien cela, n'est-ce pas, qu'il me fallait chercher." Et le maître caressait la bonne bête en disant : "Bravo Diane, bravo!"

Jean ramenait la petite, évanouie en effet. Un peu de sang s'était coagulé au front.

— Sans doute, dit Simone, elle aura voulu se cacher dans les saules, et elle sera tombée dans ce trou que les ronces et les épines lui cachaient. Pauvre petite!

— Oui, reprit Jacques et le coup qu'elle s'est donné à la tête a fait qu'elle s'est évanouie et qu'elle n'a pu répondre à nos appels.

— Tout cela par ma faute, dit tristement Simone.

— Non, convint Yvan, c'est moi qui n'aurais pas dû la quitter.

Jean, tenant la petite toujours évanouie, s'était dirigé, suivi de Denise, vers la demeure du vieux Chaumont. On y bassina d'eau fraîche les tempes de la petite qui ouvrit les yeux et demanda :

— Maman?

— Nous allons aller près d'elle, ma chérie, dit Denise ; mais laisse-moi soigner ton front d'abord.

Le sang coagulé avait coulé sous l'action d'un peu d'eau chaude, et l'on voyait maintenant au sommet du front un petit trou peu profond.

— Allons, dit la grande sœur à Yvan qui entrait, anxieux de savoir si la blessure était grave. Nous en serons quittes pour la peur! Je vais bander le front et nous rentrerons à la maison pour faire un pansement plus sérieux.

Jean reprit la petite dans ses bras robustes et l'on se dirigea vers le château, mais le retour fut silencieux. Tous étaient encore sous l'impression pénible du malheur qu'on avait redouté.

Il ne fut fait aucun reproche, ni à Yvan ni à Simone. Ils avaient trop bien compris d'eux-mêmes les conséquences désastreuses qu'aurait pu avoir leur désobéissance.

---

# PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE



LIBRAIRIE - L. OPDEBEEK - ANVERS

# PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.

(SUITE DE „PETIT FRÈRE ET GRANDE SŒUR”).



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK  
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913

# ERRATA.

---

Page 2	ligne 10	d'en haut :	dirrgeait	lisez :	<i>dirigeait</i>
„ 7	„ 6	„ haut :	contigüe	„	<i>contiguë</i>
„ 16	„ 12	„ bas :	fâché	„	<i>fâchée</i>
„ 26	„ 11	„ bas :	suberbe	„	<i>superbe</i>
„ 25	„ 1	„ bas :	qui aime	„	<i>qu'aime</i>
„ 36	„ 7	„ haut :	mycroscopique	„	<i>microscopique</i>
„ 42	„ 14	„ haut :		„	<i>Puis tout à coup</i>
„ 78	„ 10	„ bas :	venue	„	<i>venu</i>
„ 86	„ 14	„ bas :	l'eau bruissa	„	<i>l'eau se mit à bruire</i>
„ 93	„ 2	„ bas :	portant	„	<i>partant</i>

---